



Voile islamique, émancipation des femmes musulmanes et opinion publique européenne : débats actuels, racines historiques

Silvia Naef est professeure ordinaire à l'Unité d'arabe de l'Université de Genève ; elle a enseigné dans les universités de Bâle et Tübingen (1995-2001) et a été professeure invitée à Toronto (2007-2009) et Sassari (2012). Spécialiste de l'art moderne dans le monde arabe et de la question des images en Islam, elle travaille également sur l'adaptation de la modernité occidentale en pays d'Islam (notamment dans les communautés chiïtes) et sur les problématiques liées au genre, et plus spécifiquement le port du voile, sujet sur lequel elle donne un enseignement depuis 2009.

Un nouveau spectre hante l'Europe, celui du voile islamique. Depuis quelques années, il est au centre du débat sociétal, en Suisse comme ailleurs. Le hidjab – ou foulard islamique – a été interdit aux élèves et aux enseignantes dans les écoles publiques en France, ainsi que dans l'enseignement et dans les administrations de nombreux cantons suisses, au nom de la neutralité religieuse. La « burqa » – dénomination impropre employée pour désigner le voile facial ou *niqâb* – a été bannie de l'espace public au Tessin après un vote populaire qui a eu lieu le 22 septembre 2013, après avoir été interdite en France et en Belgique en 2011.

Bien plus qu'un simple morceau de tissu, le « voile » – terme ambigu, car il désigne dans l'usage courant aussi bien le « foulard » que le voile facial – est devenu le symbole de l'oppression de la femme par l'islam. Il est vu comme la négation de sa liberté et de son émancipation, voire de son « droit d'être belle » comme le nomment les magazines féminins, *Elle* en tête. Il ferait de la femme musulmane une victime soumise, sans capacité d'agir. Une vision qui reflète une partie de la vérité, mais uniquement une partie et qui, surtout, enlève aux femmes musulmanes tout rôle actif.

Si le port imposé du voile procède sans conteste d'une vision patriarcale de la société et de la volonté de contrôler le corps de la femme, cette préoccupation occidentale pour le dévoilement des femmes musulmanes a aussi son histoire et ses significations collatérales, que nous allons essayer d'explorer ici. En effet, au-delà de ce que le voile signifie et implique en pays d'Islam, une lecture occidentale s'est construite à partir du 19^{ème} siècle, qui forme la trame autour de laquelle se tisse le débat jusqu'à nos jours.

Après avoir brièvement esquissé les origines du voile dans le Coran et dans l'histoire du monde musulman, c'est de cet aspect de la question qu'on traitera ici.

Origines scripturaires et historiques

Le Coran prescrit indubitablement aux femmes – mais aussi aux hommes, quoique de manière moins restrictive – de respecter des règles de pudeur. Cependant, il ne précise pas quel habillement les femmes doivent porter et utilise des termes différents désignant vraisemblablement des mantes ou des grands voiles (*khimâr, jilbâb*) : « Dis aux croyantes : de baisser leurs regards et d'être chastes, de ne montrer que l'extérieur de leurs atours, de rabattre leurs voiles (*khimâr*) » (S. 24,31, trad. D. Masson). Le terme de « hidjab », qui désigne de nos jours un foulard couvrant la tête, n'y apparaît qu'une fois et semble, selon la plupart des interprètes attitrés du texte, vouloir signifier un rideau, une séparation, visant à mettre les femmes du Prophète à l'abri des regards indiscrets des visiteurs de sa maison (S. 33,53).

Il n'est donc pas possible, à partir de ces textes, de déduire une tenue vestimentaire précise. De nos jours, la plupart des auteurs musulmans considèrent que les femmes doivent se couvrir les cheveux, mais que le visage ne doit pas l'être. D'après des historiens comme Leila Ahmed, professeure à l'Université de Yale et pionnière des études genre pour le monde musulman, l'habitude de se voiler le visage serait apparue durant la première époque abbasside. Suite aux conquêtes militaires, un nombre important d'esclaves était devenu disponible. La plupart des hommes aisés et en vue avaient des harems, et les femmes étaient considérées comme des marchandises. Le calife Haroun al-Rashid (786-809) aurait eu des centaines de concubines,



al-Mutawakkil (847-861) quatre mille ! Ahmed cite un homme qui disait « aller acheter une maison, des meubles et des femmes¹ ». Il devient donc important de pouvoir distinguer les femmes libres (et épouses légitimes) des femmes esclaves, et c'est de là que viendrait l'adoption du voile facial comme « signe de distinction » au sens de Bourdieu².

Avec de grandes différences régionales et historiques, les femmes des couches sociales plus élevées et urbaines, notamment dans l'Empire ottoman, portaient, pour sortir, un voile facial, jusqu'au début du 20^{ème} siècle et, dans des régions moins exposées aux mouvements de modernisation, comme le Golfe, de nombreuses femmes le portent encore aujourd'hui. Dans les couches populaires, on se couvrait les cheveux, comme cela était également le cas en Europe ; souvent, étant en haillons, les femmes ne cachaient d'ailleurs pas grand-chose, comme le relevaient, non sans malice, des voyageurs occidentaux.

La construction d'un regard occidental

Ce qui frappe les voyageurs occidentaux en Orient, dont le nombre va s'accroître à partir du 19^{ème} siècle avec le développement de nouveaux moyens de transport et l'expansion coloniale, c'est le voile facial, ce qu'on appelle aujourd'hui « burqa ». Et c'est ce voile facial qui va devenir le symbole de la femme orientale. Le 19^{ème} siècle constitue le moment charnière. En effet, comme le relevait l'orientaliste français Maxime Rodinson dans *La fascination de l'Islam*³, si le 18^{ème} siècle voit encore l'Autre musulman avec curiosité et bienveillance, le 19^{ème}, siècle des conquêtes coloniales, commence à le regarder avec mépris, un mépris que l'orientaliste académique essaiera de théoriser, comme l'a très bien montré Edward Saïd dans *l'Orientalisme*⁴.

Ce changement se retrouve dans le regard qu'on porte sur la femme musulmane : au début du 18^{ème} siècle, l'Anglaise Lady Mary Wortley Montagu

(1689-1762), qui avait accompagné à Istanbul son mari ambassadeur, considérait qu'« Il est très facile de voir qu'elles [les femmes ottomanes] ont plus de liberté que nous. Aucune femme d'un certain rang social n'a la permission d'aller dans la rue sans deux mousselines, l'une qui lui cache toute sa coiffure et tombe par-dérrière jusqu'à la taille, et leurs formes sont totalement cachées par ce qu'on appelle un *ferigee* [...]. Cette mascarade perpétuelle leur donne entière liberté de suivre leurs inclinations sans danger d'être découvertes. [...] je considère que les femmes turques sont le seul peuple libre de l'empire⁵ ».

Au siècle suivant la vision du voile islamique a changé. Deux leitmotifs apparaissent : celui de la soumission et celui de l'imperméabilité ou inaccessibilité des femmes qui le portent. On retrouve le premier thème notamment chez la comtesse Valérie de Gasparin (1813-1894). Cette protestante vaudoise militante avait publié en 1842 *Le mariage au point de vue chrétien*. Pour Gasparin, il était important d'élever les femmes grâce au mariage chrétien dans lequel homme et femme étaient égaux, même si la femme devait rester soumise au mari. Elle avait voyagé en Orient avec son mari en 1847-8, puis, visité, en 1865, la ville d'Istanbul. Dans sa description d'une rencontre avec des femmes turques à Istanbul, Gasparin nous relate qu'elles sont victimes d'un mari, d'une religion qui les relègue derrière un voile, qui leur impose la polygamie, et qui leur enlève toute capacité d'agir. Elle les qualifie avec les mots suivants : « tristesse », « expression mélancolique », « yeux languissants », « pas un rire joyeux » ; et, contrairement à Lady Montagu, elle affirme que « Plus le rang est élevé, plus se restreint la liberté »⁶.

Contrairement à aujourd'hui, l'inaccessibilité de la femme voilée fait fantasmer des voyageurs célèbres comme Gérard de Nerval ou Eugène Fromentin ; pour eux, il doit y avoir, cachés sous ce morceau d'étoffe, des traits exceptionnels, au point que le peintre Fromentin tombe amoureux d'une voix,

¹Leila Ahmed, *Women and Gender in Islam : Historical Roots of a Modern Debate*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1992, p. 83.

²Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979 (rééditions).

³Paris, *La Découverte*, 2003 [1980].

⁴Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1ère éd. française 1980 (rééditions).

⁵Lady Mary Montagu, *L'Islam au péril des femmes, Une Anglaise en Turquie au XVIII^{ème} siècle*, Paris, François Maspero, 1981, pp. 146-147.

⁶Valérie de Gasparin, citée dans L. Berchet, *Le voyage en Orient*, Paris, Robert Laffont, 1985, 567-569 [extrait de : *A Constantinople*, 3ème éd., Paris, Calmann Lévy, 1877].



qui devient pour lui la plus belle qu'il n'ait jamais entendue⁷. La frustration de ne pas avoir accès, de ne pas pouvoir posséder visuellement ces beautés supposées, prend sa revanche dans la peinture (et plus tard dans la photographie) orientaliste, qui dans ses bains turcs et autres harems, dénude ces femmes inaccessibles. Il y a là le deuxième motif inavoué du rejet du voile facial : le pouvoir que la femme voilée a de regarder sans être vue, sans être conquise symboliquement. Si elle n'a pas « le droit d'être belle », la femme voilée se soustrait en revanche à l'examen des yeux des chalands.

Caché sous ce thème de l'échange sexuel, il y a celui de la conquête, de la prise de possession. Si le conquérant parvient à dominer le pays, à prendre possession de ses richesses naturelles, il ne parvient pas à voir – donc à posséder par le regard, à cerner et évaluer – les femmes de celui qu'il a conquis, soumis. Le corps des femmes musulmanes devient ainsi un

champ de bataille symbolique. Dans l'*Orientalisme*, Edward Said a montré comment l'Orient construit par l'Occident avait été féminisé par l'attribution de traits de caractère traditionnellement considérés comme féminins – faiblesse, irrationalité, émotivité – afin de mieux assoir la domination. Vu sous cet angle, le dévoilement tant voulu de la femme orientale devient un élément ultérieur de la soumission de l'Oriental, un « rapt des Sabines » symbolique.

Aujourd'hui, dans ce débat qui revient, et qui reprend un discours plus ancien, ces thèmes sont sous-jacents : ainsi, la femme voilée n'accepte pas les règles de séduction régnant en Occident entre hommes et femmes, perturbant un jeu social – celui de l'homme qui scrute et de la femme qui se fait scruter – accepté sans trop de discussion.

Il y a donc bien construction d'une perception occidentale du voile qui se met en place, qui

RELIGIONS ET MODERNITÉS

Yasmina Foehr-Janssens, Silvia Naef
et Aline Schlaepfer (éd.)

Voile, corps et pudeur

Approches historiques et anthropologiques



Voile, corps et pudeur

Le voile est présent parmi nous de multiples manières. Il hante nos modes vestimentaires, discrètement ou de manière ostensible. On peut en faire une prison ambulante, mais aussi un atout magnifique. Dans le même temps, on n'échappe pas non plus au fait que le voile a une histoire qui fait aussi partie de celle, quasiment universelle, de la domination masculine.

Les femmes voilées que nous croisons dans la rue sont des actrices de la vie sociale comme les autres, elles ne sont pas l'emblème de la présence musulmane en Europe. Si elles adoptent telle ou telle tenue, ce n'est pas nécessairement le résultat d'une aliénation ou une insulte aux luttes féministes. Responsables de leurs parcours et de leurs choix de vie, elles essaient comme tout le monde de trouver leur chemin dans une jungle de signes vestimentaires globalisés, dans un monde où les femmes devraient en principe être « libérées », mais où elles restent prisonnières des stéréotypes de genre et des définitions coercitives de la décence et de l'indécence.

JAN BLANC, ANDREAS DETTWILER, LEÏLA EL BACHIRI, YASMINA FOEHR-JANSENS, BRUCE FUDGE, FLORENCE GHERCHANOG, AYMON KREIL, RIFAAT LENZIN, IRENE MAFFI, SILVIA NAEF, DARIA PEZZOLI-OLGIATI, ELISABETH REICHEN-AMSLER, MONIKA SALZBRUNN, ALINE SCHLAEPFER, WENDY SHAW, KATIA ZAKHARIA

29 €

ISBN 978-2-8309-1561-7

LABOR ET FIDES


9 782830 915617

⁷Eugène Fromentin, *Une année dans le Sahel*, Paris, Flammarion, pp. 68-71.



varie en fonction des circonstances, mais dont les présupposés de base restent les mêmes. Bien au-delà de la question vestimentaire, celui-ci devient le symbole de l'altérité de la femme musulmane, et devient un enjeu culturel et politique ; il vient à symboliser le « choc des civilisations », bien avant que Samuel Huntington n'invente cette expression.

Pour conclure sur le débat actuel, et sans vouloir pour autant nier la sincérité de nombreuses personnes qui s'engagent pour la liberté des femmes musulmanes : les discussions très médiatisées sur le voile islamique et la situation « dégradée » de la femme musulmane ne serviraient-elles pas finalement à voiler le fait que dans nos sociétés qui

affirment avoir octroyé la pleine égalité aux femmes, cette égalité reste incomplète ? Parler des femmes musulmanes, dont la situation paraît peu enviable, voire désespérée, comme le souligne toute une littérature consacrée à ce sujet et largement diffusée, permet de dire, qu'ici, tout va bien. Car sinon, pourquoi la condition des femmes afghanes que la plupart d'entre nous n'ont jamais rencontrées, serait-elle si centrale ? Une question sur laquelle il faudrait peut-être réfléchir, toutes proportions gardées.

A lire aussi : Y. Foehr-Janssens, S. Naef et A. Schlaepfer (éds.), *Voile, corps et pudeur. Approches historiques et anthropologiques*, Genève, Labor et Fides, 2015.

Islamischer Schleier, Emanzipation der Musliminnen und öffentliche Meinung in Europa: Aktuelle Debatten, historische Wurzeln

Weit mehr als ein Stück Stoff, ist der „Schleier“¹ muslimischer Frauen für manche Menschen in den westlichen Gesellschaften zu einem Schreckgespenst geworden. Um zu verstehen, wie es dazu kommen konnte, lohnt zunächst ein Blick in den Koran. Dieser ermahnt Männer wie Frauen zur Schamhaftigkeit, macht aber keine präzisen Angaben zur Art der Frauenbekleidung oder genauer zum Schleier, arabisch *hiğāb*, der nur einmal (33: 35) als Sichtschutz für die Frauen des Propheten erwähnt wird, heute aber gemäss muslimischer Mehrheitsmeinung meist als Bedeckung der Haare interpretiert wird. Historisch taucht ein *Gesichtsschleier* während der Abbasidenzeit auf, denn er ermöglichte es freien Frauen, sich von Sklavinnen abzuheben. Im Westen erweckt der Schleier ab dem 19. Jahrhundert bei Beobachtern ein aufkommendes Misstrauen. Der Schleier ist nicht mehr Bedeckung, die Bewegungsfreiheit ermöglicht, sondern Zeichen von Unterdrückung und Unzugänglichkeit der Frau geworden, teils aber auch ihres exotischen Reizes. In der Situation der kolonialen Eroberung wird dies zu einem Symbol dafür, dass die Frauen dem Blick der Kolonisatoren entzogen bleiben. – Die Forderung nach der Entschleierung enthält eine Forderung nach visueller Unterwerfung, die auch in den heutigen Debatten noch mitschwingt. Ohne die Aufrichtigkeit jener, die muslimische Frauen von einem aufgezwungenen Schleier befreien wollen, in Frage zu stellen, darf das historische mitgeprägte Wahrnehmungsmuster nicht vergessen werden, um sinnvoll überlegen zu können, was in diesem Zusammenhang *Frauenemanzipation* bedeutet.

¹ Das deutsche Wort *Schleier* gibt am Besten den französischen Begriff *voile* wieder, welcher die beiden in der deutschsprachigen Debatte meist getrennten Begriffe *Kopftuch* und *Gesichtsschleier* umfasst.